

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La théorie inachevée

Isabelle Daunais

Volume 37, Number 4 (220), August 1995

Littérature et théorie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daunais, I. (1995). La théorie inachevée. *Liberté*, 37(4), 14–19.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ISABELLE DAUNAIS

LA THÉORIE INACHEVÉE

Dans sa *Théorie de l'art moderne*, Paul Klee écrivait, à propos du trait sur la toile : « Nulle part ni jamais la forme n'est résultat acquis, parachèvement, conclusion. Il faut l'envisager comme genèse, comme mouvement. Son être est le devenir et la forme comme apparence n'est qu'une maligne apparition, un dangereux fantôme¹ ». Cette définition de la peinture par l'inachèvement et la mobilité, par la multiplicité des sens et par l'évanescence de toute fixité pourrait être tout autant, sinon plus encore, celle de la littérature, puisque le récit, le poème, le livre ne sont jamais totalement saisissables dans le même instant. Le propre de la littérature, mais cela est bien connu, est de ne jamais s'offrir que dans la succession de ses parties, toujours dérobées à elles-mêmes. Ce qui a été lu ne peut rester visible aux côtés de ce qui est lu. Cette disparition, qui plonge toujours le lecteur au cœur de l'inachèvement, est peut-être ce qui convie si fortement la littérature à la critique, et plus spécifiquement à la théorie, qui élabore des systèmes englobants. L'œuvre littéraire varie constamment, parce que ses significations sont multiples, ses formes et ses sens nombreux, mais surtout parce que la lecture est elle-même mouvement, d'une fois à une autre s'entend, mais tout aussi bien d'un

1. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, Genève, Gonthier, 1964, p. 60.

instant à un autre, dans ses propres enchaînements. Là où le tableau, la sculpture, le monument s'offrent tout entiers à la vue, imposent à l'observateur leur présence irréductible, l'œuvre littéraire, dans sa matière réelle et concrète, est facilement oubliable, dispersée au fil de la lecture. Alors, entraînés par ce qui nous semble une perte, ou croyant à une illusoire possession, nous étudions cette œuvre, peut-être plus encore que nous n'étudions les autres œuvres d'art, espérant la retrouver dans toutes ses parties, l'avoir en totalité devant nous. Et oubliant parfois qu'elle n'est jamais elle-même totalité, ou, pour reprendre les termes de Klee, qu'elle n'est jamais « résultat acquis, parachèvement, conclusion », nous essayons, par l'exégèse, par la critique, par la théorie, de la reconstruire.

Cette tentative d'unité et de solution n'est bien sûr pas celle de toutes les études littéraires, encore qu'on pourrait, au-delà de tous les corpus, de toutes les approches et de l'infinie variété des analyses, diviser l'activité critique en deux catégories : d'une part les travaux qui, devant l'irréductibilité de la littérature, s'efforcent d'explorer cet inachèvement et cette multiplicité ; d'autre part les études qui, devant cette même irréductibilité, tentent de l'amoindrir, d'élucider les principes de l'art et de trouver, dans une forme générale et répétable, ses constantes et son fonctionnement. La théorie n'appartient pas d'emblée à l'une ou l'autre de ces catégories. Du reste, il s'agit là d'une frontière le plus souvent confuse, puisque aucune étude n'épuise une œuvre et que toutes ont au moins l'intention d'en expliquer une partie ou un aspect. Cette frontière départage plutôt certaines tendances de la réflexion critique auxquelles la théorie, dans ses prétentions scientifiques, est plus soumise. Pour la théorie, cette frontière distinguerait ce qui serait son origine et ce qui peut être son aboutissement, ce qui la fait se relancer et ce qui la retient.

*

Sans être forcément conclusive, la théorie a pour principe la conclusion, c'est-à-dire la forme, l'appareil. Elle cherche ce qui est constant dans l'œuvre, s'intéresse à ce qui se répète et pour cette raison se formule. C'est ainsi qu'elle tend à la production de grilles d'analyse et de méthodes dont la fonction est de pouvoir se répéter, être « appliquées ». « Quelle est votre méthode ? » demande-t-on souvent au chercheur, au professeur, à l'étudiant, dans l'idée ainsi exprimée de balises et de règles permanentes qui existeraient d'emblée, dans l'idée aussi que les certitudes du critique sont plus opérantes que ses doutes. Or, du point de vue de la littérature, c'est-à-dire si nous posons que les œuvres sont mobiles et qu'il s'agit même là du point de départ de toute activité critique, la seule position qui tienne est celle de l'incertitude et de l'hypothèse, de la pensée elle-même en mouvement et donc d'une approche toujours à recommencer. En fait, il faudrait plutôt demander au chercheur quelle *était* sa méthode, ce qu'elle était pour telle étude ou telle analyse précises, étant donné le sujet de départ, le corpus, les questions posées ; et surtout ce qu'elle était qui a eu lieu et qui ne peut plus être, qui ne se répétera jamais. Car la littérature, comme les arts en général, cherche précisément ce qui ne peut se répéter. Ainsi que le résume Dore Ashton : « Au moment où la critique tente de devenir une science, elle doit chercher des lois communes, tandis que les arts sont voués à trouver des exceptions² ». La littérature est le lieu où les choses constamment diffèrent, où elles se font et se défont, où toute idée, toute image

2. Dore Ashton, *Malaise fin de siècle et postmodernisme*, Caen, L'échoppe, 1990, p. 30.

peut se retourner contre elle-même. Elle est en chacun de ses points un instant de bifurcations, empruntant, pour reprendre le mot de Julien Gracq, des chemins « variantables », eux-mêmes faits de toutes les voies qui ont été abandonnées. L'existence d'un récit, d'un poème, d'une phrase tient à tous les récits, à tous les vers, à toutes les phrases qui, de très loin mais peut-être plus encore *in extremis*, n'ont pas été retenus. L'œuvre littéraire n'est jamais que la constante variation d'elle-même, une sorte de décalage ou de mobilité.

Mais plus encore, dirais-je, la littérature est une *lutte* contre toute fixité (lieux communs, mécanismes, formes préalables), contre la part théorique qui la compose malgré tout, et qu'elle se donne même parfois lorsqu'elle procède d'un certain nombre de contraintes volontaires. La théorie, lorsqu'elle se fait « conclusive », repose sur le principe que l'« exception » recherchée par la littérature constitue ce qu'on pourrait appeler la part congrue de l'œuvre, qu'elle en est un surcroît, un reste en plus. Mais ne peut-on pas supposer l'inverse, c'est-à-dire que l'irréductibilité est le principe premier de l'œuvre et non ce qui vient après elle une fois établis un certain nombre de constantes et de principes. La théorie ne serait alors à son tour que ce qui reste, ce qui a été dépassé ou sacrifié, et qui en quelque sorte « ne compte plus ». C'est pour cette raison d'ailleurs que la littérature ira toujours infiniment plus loin que toute théorie tentant de l'expliquer. Elle a le pouvoir de dépasser dans l'instant chacun de ses états. Sans doute la part théorique de l'œuvre « compte »-t-elle en ce que l'œuvre s'y appuie et surtout s'en échappe. C'est peut-être au fond ici, quoiqu'un peu simplement sans doute, le coup de dés de Mallarmé. S'il faut le coup de dés, c'est-à-dire la règle du jeu, pour qu'ait lieu le hasard, c'est le hasard qui finalement triomphe, c'est-à-dire ici l'originalité, la rareté, la création.

La théorie « conclusive » non seulement n'étudierait qu'une « partie » de la littérature, mais elle en étudierait la partie résiduelle, celle contre laquelle l'œuvre s'est constituée, à la fois en appui et en résistance, mais toujours en mouvement et sans conclusion (l'impossibilité ou le degré de difficulté à réduire une œuvre — ou un genre — à un ensemble de règles objectives et fixes est peut-être la meilleure preuve qu'elle est proprement littéraire).

*

Pour atteindre la part d'exception de la littérature, ou tout au moins pour être à sa mesure, la théorie ne peut qu'être elle-même inachèvement et genèse. En fait, elle ne rendrait compte de la littérature que lorsqu'elle n'est pas encore arrivée à l'état de conclusion, de grille ou de « méthode », c'est-à-dire lorsqu'elle est tout entière incertitude, hypothèse, mouvement vers elle-même. Elle ne serait même opérante que dans les moments où elle se devine et s'invente, alors que des bifurcations sont possibles, dans les moments où les voies qu'elle emprunte, elles aussi variantables, sont au plus proche de leur origine mais aussi de leur retour sur elles-mêmes. Quiconque prépare un texte critique, un article, une thèse sait combien sa réflexion tient à l'instant où elle s'articule, combien elle n'est jamais, même sur une très courte durée, qu'un état en suspens. Un article rédigé une semaine plus tôt, ou plus tard, n'aurait pas été le même tant est mobile toute lecture de l'œuvre et tant la moindre variation dans nos connaissances peut l'infléchir ; et puisque la critique est aussi écriture et création, c'est chaque idée, chaque articulation qui s'inscrit dans le mouvement. Il ne faut pas voir ici une faiblesse de la critique, ou de la théorie. La réflexion se constitue aussi

au moment de son énonciation — ce qui est la plus grande leçon de la littérature —, dans la décision toujours subjective et extrêmement « datée » d'une forme plutôt que d'une autre. Outre que ce mouvement constitue une difficulté qui exige du critique une très grande rigueur et une très grande précision, c'est dans l'hésitation de tous ces instants, dans la fragilité et même dans l'arbitraire de la réflexion que la pensée critique ou théorique peut être féconde. Car c'est alors seulement qu'elle découvre ce qui n'avait pas été prévu, qu'elle va du côté de l'exception, qu'elle se donne la possibilité, la liberté de se défaire. Poser la théorie en ces termes, c'est bien sûr admettre qu'elle ne puisse produire aucun savoir « fixe ». La théorie ferait ainsi le sacrifice d'elle-même, ou plutôt de son aboutissement, qui ne serait jamais qu'une nouvelle piste, une autre hypothèse. Plutôt que de jouer contre l'irréductibilité de la littérature, en tentant de produire des savoirs mesurables, elle irait dans le sens même de l'inachèvement. Contre le moment où elle conclut, identifie ce qui est constant, nomme et classe, la théorie ne mesurerait rien, mais elle donnerait à voir toutes les parts de la littérature.